



Le prophète en gilet noir

GARÇON DE CAFÉ à Paris depuis trente-cinq ans et collectionneur d'art, BRUNO GAY publie un premier roman POST-APOCALYPTIQUE

Par ANNE CRIGNON Photo XAVIER ROMEDER

NO ZONE, par Bruno Gay,
Léo Scheer, 120 p., 17 euros.

Bruno Gay pourrait être un éditeur bien en vue de la place de Paris, tenir le marteau dans une salle des ventes, être le conservateur d'un musée d'arts premiers, où il veillerait sur des masques inuits et des tambours de pluie semblables à ces objets qu'il a commencé à acheter et collectionner à 23 ans. Ce serait dans l'ordre des choses pour un enfant né en 1962 dans les beaux quartiers. Mais l'habitus est un tyran trop prévisible, alors, après quatre ans de philo à la Sorbonne, il a fait un pas de côté pour devenir garçon de café.

Serveur donc, depuis trente-cinq ans, mais à deux pas de Saint-Germain-des-Prés tout de même, dans une brasserie de la rue de Rennes, où cet esprit singulier officie en gilet noir. Ces jours-ci, des habitués couvrent d'éloges son premier livre, « No Zone », un récit post-apocalyptique, où le

pire est advenu. Une partie de la terre est bousillée par l'atome. Un groupe de scientifiques et de militaires part en expédition pour sonder « le monde après nous », comme aux temps bienheureux des cartes vierges. Page 6 : « Nous avançons davantage au centre de cette profondeur de sèves altérées, l'angoisse aux tripes, le cerveau allumé. Les détails d'une végétation fantastique s'accouplent au cœur de notre imagination et certains en ont le visage transfiguré. » L'équipe chemine dans une forêt rouge. Un double de l'auteur du genre intensément cérébral fait le récit de ce qui l'agite. « Rivalités et calculs occupent la majorité de nos pensées alors que nous devrions nous atteler à retrouver la vastitude et l'extraordinaire complexité des choses posées – surprise ! – par un créateur qui, en Petit Poucet facétieux, a égrainé tant d'indices, de serrures, n'attendant que nos clés. » Des géants bleus surgissent, mais par-delà un onirisme qui évoque les travellings de Tarkovski, quelque chose dérange dans cette histoire, dont nous sommes allés parler

avec l'intéressé autour d'un verre, en fin d'après-midi, après son dernier service – il ne travaille pas le soir, pour être en famille, avec sa femme et leurs trois enfants, Armance, Eurydice-Marie et Eleuthère.

Le narrateur en effet « s'émerveille » un peu trop souvent dans son éden irradié. Et la nature triomphe un peu vite. « Les gènes détraqués forment probablement des genres de monstres ignominieux, néanmoins la sélection et son alliée bienveillante, la mort, ont tôt fait de les rayer de la création », écrit-il. En réalité, toute catastrophe nucléaire tend vers l'infini. Les descendants des irradiés sont fragiles. Leur instabilité génomique va augmentant, génération après génération. On observe ça aujourd'hui chez les enfants biélorusses. Et du côté de Tchernobyl, on court le risque de faire la soupe avec des champignons qui, en France, seraient stockés dans une alvéole de béton. « No Zone » n'est-il pas la négation de l'irréparable ? Bruno Gay attrape son livre, nous lit d'autres passages pour lever l'ambiguïté. « C'est un livre sur l'hubris. Mais une fois publié il ne m'appartient plus. » La force sombre du livre est là, peut-être. Un va-et-vient entre les fascinations dangereuses et la désespérance.

L'autre soir, des amis se sont invités chez lui, à deux pas de la brasserie. Ils sont arrivés avec du whisky et un recueil de poèmes de Jacques Roubaud. Cadeau ! Pour marquer la sortie du livre, il s'en tiendrait volontiers là, trinquer en petit comité, sans promo, sans raconter sa vie. « Bien sûr, je suis serveur, je suis collectionneur d'art, j'écris des articles et des préfaces et je ne suis pas novice en écriture, mais mes actualités, ce sont les livres que je lis et les films que je vois. Ma biographie est intérieure. » Son roman paraît deux ans et demi après qu'il l'a écrit. Un ami proche de Richard Millet, qui est aujourd'hui son éditeur, a beaucoup insisté – il a deux autres manuscrits chez lui, dont l'un date d'il y a vingt ans. Peut-être se décide-t-il aujourd'hui pour sa mère de 83 ans. Quand son fils était plus jeune, elle lui disait que la perspective de mourir ne lui faisait pas peur mais faisait naître en elle le regret de ne pas savoir ce que ses enfants seraient devenus. Ce premier livre est pour elle. ■



Retrouvez tous les jeudis
L'OBS dans La DISPUTE,
produite par Arnaud Laporte
de 19h à 20h
sur France Culture.